

Article

« Littérature et idéologie »

Naïm Kattan

Études littéraires, vol. 6, n° 3, 1973, p. 339-344.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500293ar>

DOI: 10.7202/500293ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LITTÉRATURE ET IDÉOLOGIE *

naim kattan

Le rapport de la littérature avec l'idéologie a toujours été un rapport très difficile: souvent ce rapport en a été un de récupération, de soumission à une oppression ou un rapport de tentative de libération par rapport à une oppression.

Ce même rapport peut s'établir entre l'idéologie et la société et la littérature et la société. Dans le fond, on ne peut éviter de parler des rapports de la littérature avec l'idéologie sans parler des rapports et de l'idéologie et de la littérature avec la société.

Pour partir d'un point de comparaison analogique, vous me permettrez de faire appel à une littérature qui n'a pas suivi le même phénomène que les littératures dans le monde occidental. Dans les littératures des origines, celles de l'Orient sémitique, c'est-à-dire là où il y a eu un livre sacré, que ce soit *le Coran* ou *l'Ancien Testament (la Bible)*, que ce soit pour le judaïsme ou pour l'Islam, la littérature n'existait pas en tant que telle; il y avait une parole qui était celle de Dieu qui a parlé une langue sacrée aux hommes et toute littérature n'était qu'un commentaire de ce livre sacré ou un chant de louange à son auteur.

Par conséquent, la médiation avec le réel s'effectuait soit directement, soit par une prière adressée à l'auteur du livre sacré, d'une parole sacrée.

Le monde occidental a créé une médiation avec le réel qui a été une médiation artistique en général, mais, pour ce qui nous concerne, une médiation par la littérature.

La prière est traduite en plusieurs langues, Dieu ne parle pas une langue particulière, comme l'arabe ou l'hébreu comme

* Le lecteur notera que ce texte est la transcription de l'allocution de M. Kattan. (Note de la rédaction.)

pour le judaïsme ou l'Islam. Il y a interprétation de la parole de Dieu, il y a une médiation entre Dieu et l'homme ; il y a une littérature : il y a le sacré et le profane.

C'est ce rapport entre le sacré et le profane qui est à la base de la littérature dans le monde occidental, qui a donné lieu ensuite à l'élaboration et à la possibilité d'idéologies qui ont elles-mêmes, ces idéologies, une influence sur la littérature.

La littérature comme médiation a servi soit à décrire le réel, soit à le saisir, soit à vouloir le modifier. Ce rapport avec le sacré s'est établi comme un rapport de l'espace avec le temps : le sacré dépassé par une parole éternelle, un espace qui était l'interprétation de cette parole éternelle dans des situations spécifiques.

Les littératures dans le monde occidental ont pu se succéder non pas comme une progression, mais comme un changement par rapport à une société qui changeait et qui cherchait dans une structure littéraire, une saisie dans le réel que ces sociétés-là ne pouvaient pas posséder. La littérature constituait aussi une tentative d'interprétation de ce réel.

Si l'on prend le roman par exemple, l'on peut voir qu'il y a une correspondance entre l'apogée du roman dans certaines sociétés et une certaine structure de ces sociétés. L'on voit que le roman devient la forme par excellence d'une littérature quand une société est en train de mourir et qu'une autre est en train de naître et qu'il y a une possibilité globalisante pour un homme, en l'occurrence l'auteur, de saisir l'une ou l'autre, étant détaché par rapport à l'une ou à l'autre.

C'était le cas du roman britannique au début du dix-neuvième siècle jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle ; ensuite on a vu que le roman est devenu la forme prépondérante en France, puis il s'est transporté dans les pays de l'Europe de l'est, enfin en Russie. Dans les années vingt, on l'a vu aux États-Unis et maintenant on le voit comme forme primordiale de l'expression littéraire en Amérique de Sud.

On voit là une sorte de ligne de force dans le rapport de cette médiation avec le réel grâce à l'intervention d'un homme qui a la possibilité de globaliser le réel par une saisie d'une société qu'il peut voir parce qu'elle est en train de mourir et une autre

qui est en train de naître puisqu'il peut l'imaginer ; donc, c'est un chant de lamentations ou une utopie. Mais il y a toujours cette possibilité dans le roman d'un homme qui peut globaliser le réel et si le roman à l'heure actuelle semble traverser une crise grave, c'est que cette possibilité de globalisation du réel devient peut-être plus difficile et plus complexe.

L'idéologie a été, par rapport à la tentative de la littérature, un moyen de fixer, de codifier théoriquement cette tentative de saisir le réel, de l'interpréter et de le modifier. Parfois l'idéologie a été dans la littérature une tentative de sauvetage et parfois elle représentait une utopie. Et le rapport difficile de l'idéologie avec la société a été que l'idéologie restait toujours dans le domaine de l'utopie tant qu'elle n'obtient pas le pouvoir, et dès que l'idéologie est au pouvoir, elle change sa dimension, qui était une dimension de temps, en une dimension d'espace et devient à ce moment-là un moyen de préserver son pouvoir en maîtrisant son espace, quitte à être oppressive par rapport à d'autres idéologies qui tentent de naître.

Quand la médiation théâtrale devient inefficace (et on l'a vu à tour de rôle dans l'histoire occidentale), la tentative littéraire est alors de renverser cette médiation théâtrale par une médiation qui la remplace et qui souvent renforce l'idée de médiation théâtrale elle-même. Il y a renaissance de la médiation théâtrale par le surgissement d'une médiation nouvelle.

On voit la même chose dans les idéologies : il y a toujours succession d'idéologies ; une idéologie qui prend le pouvoir et veut s'y installer est renversée par une autre idéologie contestataire qui présente une autre médiation avec la société qui entre-temps a changé et qui a besoin pour se saisir, pour se reconnaître et pour se modifier d'une autre médiation littéraire théâtrale et codifiée dans une idéologie.

Les religions ont souvent été dans le monde occidental des structures qui ont permis la création d'idéologies superposées à un rapport avec le sacré. Et ces idéologies issues des religions ont été une manière de codifier idéologiquement un rapport des hommes entre eux sans tenir compte du rapport de ces hommes avec une force supérieure qui est une force divine. À ce moment-là, les religions font partie des idéologies. Ce qui a permis à la religion d'échapper à la mort comme ce fut

le cas pour les idéologies successivement, c'est qu'il y a une part de la religion qui échappe à l'espace qui fixe l'idéologie pour persister dans le temps, qui donne donc lieu à la création d'une autre idéologie.

Je voudrais donner très brièvement une sorte d'illustration de ce qui s'est passé dans la littérature d'Amérique du Nord.

Les Américains, ceux qui sont venus aux États-Unis, au départ venaient comme « pèlerins », se disaient pèlerins, échappèrent à une certaine oppression idéologique pour venir établir une autre idéologie, l'idéologie puritaine rebelle en Amérique du Nord, pour recréer en terre vierge le Dominion de Dieu, et j'utilise les termes mêmes dans lesquels cette opération s'est effectuée : le Dominion de Dieu sur une terre nouvelle.

Or l'espace américain n'était pas un espace entièrement vide ni entièrement libre : il y avait d'abord les habitants, les Indiens, dont il fallait se débarrasser, ce qui fut une opération qui fut accomplie plus ou moins bien ; ensuite il y avait des impératifs matériels de production et il fallut faire appel à des esclaves pour accomplir cette production. Les Puritains du départ ont conservé leur bonne conscience et ils ont commencé à envahir l'Ouest et toute la mythologie du roman américain de la conquête de l'Ouest est une mythologie qui s'est traduite finalement dans le cinéma par la mythologie populaire du cowboy ; c'est la mythologie de l'homme libre, viril, innocent, qui a le bon droit de son action, qui peut donc envahir et conquérir l'espace, un espace infini qu'il peut posséder et ainsi établir le règne de Dieu et affirmer sa propre force, sa virilité et surtout sa liberté.

Que ce soit aux dépens d'autres groupes, que ce soit même aux dépens de la nature qu'il essaie de conquérir et d'asservir, il n'en tient pas compte ; il commence à en tenir compte quand cet espace-là est apparu comme un espace fini puisqu'on aboutit à la fin du continent et comme le confirme Kerouac dans *Sur la route* qui est le roman même du parcours du continent, quand il arrive à San Francisco, il s'arrête là et il voit qu'il retrouve le même désespoir et la même angoisse. C'est la fin du rêve et c'est ce mot qu'on a donné à l'entreprise américaine ; c'est la fin de l'innocence.

Au Canada anglais, on a eu un phénomène différent, surtout en ce qui concerne l'Ouest. Au lieu d'avoir des rebelles, on a eu des loyalistes, des gens qui ont voulu prolonger le temps dans un espace qui prolongerait le temps d'un empire britannique, qui avait ses droits par rapport à cet espace nouveau, prolonger par un loyalisme à une mère-patrie, à une métropole et à un empire, une idée de l'homme.

Là où ce roman en est arrivé à une impasse, ce fut quand ce prolongement du temps dans un espace nouveau a tendu finalement à nier le temps dans la durée nouvelle qu'était l'Amérique du Nord. Prenons pour exemple deux ou trois romans de l'Ouest canadien. D'abord *As for me and my house* de Sinclair Ross qui raconte de façon exemplaire l'histoire d'un pasteur qui doit prêcher la parole de Dieu dans de petits villages, dans des petites églises, aux prises avec une misère matérielle et physique considérable, mais au prix d'une malhonnêteté essentielle puisque cet homme qui doit porter la parole de Dieu ne croit pas.

C'est là qu'on trouve cette contradiction fondamentale dans le prolongement du temps dans un espace nouveau où on arrive à une impasse.

Dans les romans de Margaret Laurence, on retrouve une sorte d'impasse similaire dans le sens où le puritanisme qui n'a pas été accepté est vécu matériellement et accepté matériellement comme un moyen, non pas de prolonger l'empire, mais de le préserver.

Le roman qui, à mon avis, est encore plus explosif, le roman de Sheila Watson, *The Double Hook*, est le roman de cette impasse: on arrive sur un continent, on se trouve en pleine violence, mais comme cette violence est contenue, rejetée, on arrive au seuil de la folie puisque la violence éclate quand même.

Le mythe de l'Ouest canadien, contrairement au mythe de l'Ouest américain, n'est pas le mythe de la liberté dans l'envahissement de l'espace, ce n'est pas le mythe du cow-boy, c'est le mythe du Mountie, la police montée qui renforce et préserve l'ordre. C'est le mythe de la préservation, de la sauvegarde de l'ordre qui est contrecarré par l'expérience vécue.

Voilà deux idéologies qui se situent à la rencontre entre la mythologie et la littérature, la vie de la société, car la littérature informe l'idéologie et l'idéologie informe la littérature et le rapport entre les deux est un rapport ambigu et difficile.

Dans la littérature du Canada français, et plus tard du Québec, on voit que l'espace à découvrir et à envahir était toujours à la fois un espace où il fallait s'installer et qu'on pouvait quitter. Il y avait toujours comme dans *Maria Chapdelaine* quelqu'un qui partait et quelqu'un qui restait, comme dans *le Survenant* quelqu'un qui était parti et qui était revenu ; là où on voit surtout une dimension de l'Ouest, c'est dans *la Dalle des morts* de Mgr Savard où l'espace est devenu royaume de Dieu et est devenu une abstraction par rapport au vécu : c'est Dieu qui habite la terre et rend cette terre de Caïn habitable.

Dans ce rapport difficile avec l'espace, on ne sait plus où est le royaume et où est l'exil, si l'exil c'est de partir ou de rester.

L'idéologie, telle qu'elle était vécue dans cette société, était une idéologie d'origine religieuse ; l'idéologie catholique a été une tentative de rendre cette terre habitable parce que telle était la volonté de Dieu, même si c'était une expérience vécue dans la souffrance ; et Dieu était une volonté qui informait et une consolation quand l'expérience vécue n'était pas heureuse. Cette idéologie a changé quand la société a rendu cette idéologie inopérante et on voit ici comme ailleurs en Amérique du Nord que le rapport entre l'idéologie et la littérature est un rapport dialectique. Ce rapport dialectique se retrouve même dans des pays où l'idéologie a été en bonne conscience l'idéologie régnante comme dans les pays communistes (le stalinisme a pris cette idéologie et l'a rendue oppressive sur le plan littéraire même si c'était au mépris du réel vécu que la littérature essayait quand même de saisir, mais qui contrecarrait l'idéologie régnante).

Conseil des Arts du Canada